

nombre ne tarde pas à germer. Les individus mâles ne recevant qu'accidentellement sur leurs branches des baies échappées des pieds femelles, présentent bien plus rarement le double parasitisme. Aussi les vieux individus femelles paraissent-il, en général, beaucoup plus ramifiés que les mâles. Quelquefois il arrive encore que des pieds femelles semblent donner naissance à des rameaux de fleurs mâles et deviennent ainsi faussement monoïques.

III. *Sur l'Ophioglossum de Lardy et du cap Ferret.* — Il y a onze ans, le 14 juin 1846, MM. Puel et Vigineix découvraient, non loin de la tour de Pocancy, près Lardy (Seine-et-Oise), une forme extrêmement remarquable d'Ophioglosse, qui peut être regardée comme une des plantes les plus intéressantes de la flore parisienne. Les botanistes parisiens ont bien été de cet avis et se sont vivement préoccupés de cette jolie découverte; aussi presque tous les ans depuis cette époque, dirigent-ils des excursions publiques ou particulières vers Lardy, dans le but principal de rechercher cette même Fougère, laquelle, d'ailleurs, n'a jamais été recueillie qu'en petite quantité.

Il y a peu de jours, le 24 mai dernier, dans une excursion que je conduisais aux dunes du cap Ferret (Gironde), entre le bassin d'Arcachon et la mer, j'eus le plaisir de retrouver quelques pieds de la même plante, dans une laite herbeuse, inondée l'hiver et encore un peu marécageuse en été (1). On nomme dans le pays *laïtes*, *lètes*, ou *lèdes*, car on n'est d'accord ni sur l'étymologie ni sur l'orthographe du mot, les vallons étroits, souvent très frais, qui séparent les dunes.

J'ai pensé que nos confrères parisiens, accourus à Montpellier en si grand nombre, reverraient avec quelque intérêt leur petite Fougère, retrouvée dans une localité nouvelle et bien éloignée du rayon de leur flore. Aussi me suis-je muni en partant des échantillons peu nombreux qui me sont échus, dans l'intention de les faire passer sous leurs yeux.

Cette communication n'avait pas d'abord d'autre objet. Pourtant, que la Société veuille bien me permettre de profiter de l'heureuse occasion qui m'est offerte, et d'accompagner mon exhibition de quelques considérations rapides et superficielles sur cette forme singulière et vraiment litigieuse.

Plusieurs de nos confrères ont cru voir dans la plante de Lardy l'*O. lusitanicum* L. D'autres botanistes, plus nombreux je crois, ne l'ont considérée que comme une forme réduite de l'*O. vulgatum*. Enfin, certaines personnes, n'osant encore formuler une opinion, restent dans le doute ou vont même jusqu'à supposer la possibilité d'une troisième espèce.

(1) Vingt-cinq jours plus tard, le 19 juin, au retour de la session, M. Gay et moi retrouvions l'Ophioglosse dans la même laite, en plus grande quantité, mais alors, comme la première fois, à une seule et unique place, où nous étions arrivés après trois heures de recherches inutiles.

La plante de Lardy et celle des laites de la Gironde appartiennent-elles réellement à l'*O. lusitanicum*? Pour mon compte, je n'hésite pas à déclarer que je ne le crois pas. Et pourtant je possède des échantillons vigoureux d'*O. lusitanicum* vrai, récoltés à la Calle au 1^{er} décembre, dont les dimensions et les formes sont absolument identiques avec l'échantillon de Lardy que je dois à l'amitié de M. le docteur Puel.

Les différences organiques que je pourrais invoquer à l'appui de l'opinion que j'avance sont trop minimes et de trop peu de valeur pour que je m'y arrête. Des frondes constamment plus épaisses, plus opaques dans le *lusitanicum*, un réseau principal plus serré, à mailles plus longues et plus étroites, le réseau secondaire nul ou non visible, par suite de la consistance de la fronde; voilà, avec quelques autres détails non moins légers, ce que je pourrais faire valoir aujourd'hui comme caractères différentiels.

Mais, d'autre part, peut-on supposer que deux plantes dont l'époque de fructification est si prodigieusement différente appartiennent en réalité à une même espèce? L'une développe sa fructification en hiver, l'autre en été, c'est-à-dire à une demi-année d'intervalle. C'est là assurément l'exemple le plus extrême qui se puisse citer de floraison disjointe, si je puis hasarder cette expression, entre deux plantes congénères appartenant à une même flore. Une telle différence me semble l'indice certain d'une nature intime différente, laquelle ne se traduit peut-être point à l'extérieur par des caractères conventionnels bien tranchés, mais qui, je crois, n'en est pas moins réelle et n'en conserve pas moins aussi une incontestable valeur.

On a dit que l'extrême précocité de l'*O. lusitanicum* était probablement due aux stations maritimes qu'il affectionne. Mais jamais l'influence d'un climat maritime n'est allée jusqu'à opérer de tels contrastes dans un même pays. Une différence de quinze jours, vingt au plus, c'est tout ce qu'il est permis de supposer. D'ailleurs, on ne niera point que le petit Ophioglosse de la côte d'Aquitaine n'appartienne bien à une localité essentiellement maritime; et pourtant la date de sa fructification dans les laites peut être fixée à la mi-juin, époque ordinaire de la fructification de l'*O. vulgatum* dans nos climats. D'autre part, l'*O. lusitanicum*, quand par hasard il se montre dans l'intérieur des terres, y reste constamment hibernal comme aux bords de la mer.

Je n'ai pu m'occuper encore de l'examen comparatif des spores, mais on sait d'avance qu'il n'y a guère à espérer d'éclaircissement de ce côté, car il paraît que dans tout le groupe des Ophioglossées, les spores sont d'une grande ressemblance (1).

(1) Depuis que j'ai eu l'honneur de présenter à la Société l'Ophioglosse du cap Ferret, j'ai pu procéder à l'examen comparatif des spores. Cet examen m'a offert un caractère différentiel inespéré, bien faible, j'en conviens, mais assez appréciable

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur la forme de Lardy et des laites de la Gironde.

Évidemment, il n'y a pas à s'appuyer sur la petitesse relative de la plante, sur le peu de largeur que présentent ordinairement ses frondes, pour s'efforcer de la distinguer de l'*O. vulgatum*, car on connaît assez l'extrême variabilité des frondes chez ce dernier, depuis la forme largement cordée jusqu'à la forme linéaire. Les botanistes qui ont considéré la plante découverte par MM. Puel et Vigneix comme une forme, une variété notable si l'on veut de l'*O. vulgatum*, semblent donc dans le vrai. Je n'oserais pourtant l'affirmer. En effet, notre Ophioglosse présente une particularité fort remarquable, qu'il partage, du reste, avec l'*O. lusitanicum*, et qui consiste à émettre ordinairement plus d'un stipe de chaque nœud du rhizome. Le plus souvent ce sont deux stipes qui partent du même point, quelquefois trois, rarement davantage. Or, l'*O. vulgatum* type est essentiellement unicaule. J'en ai vu des myriades d'individus, sans en avoir jamais rencontré un seul à double stipe, et je n'ai pas connaissance qu'il en ait été observé de tels. Cette faculté d'émettre ordinairement plus d'une tige d'un même nœud, inhérente à la forme dont nous parlons et étrangère à l'*O. vulgatum*, si elle est insuffisante maintenant pour motiver la création d'une espèce, au moins donne-t-elle à penser, et doit-on en tenir note pour l'avenir. Qui peut savoir, en effet, si quelque jour l'apparition imprévue d'un caractère nouveau, que nous ne savons pas apercevoir encore, parce que l'heure de sa découverte n'a pas sonné, ne viendra pas doubler la valeur de celui que je viens d'indiquer et donner raison aux botanistes qui ont soupçonné une troisième espèce (1) ?

M. Durieu de Maisonneuve présente ensuite à la Société les onze

néanmoins, précieux par conséquent pour l'avancement de la question en litige. Dans tous nos Ophioglosses, les spores sont sphériques et à peu près de grosseur égale. Mais celles de l'*O. lusitanicum* sont évidemment lisses, tandis que celles de l'*O. vulgatum*, des formes de Lardy et du cap Ferret, ont leur surface revêtue de très faibles aspérités, de tubercules larges et très peu saillants, qui ne se révèlent à l'œil sur le champ du microscope que par des crénelures ou sinuosités extrêmement légères, dont le pourtour des spores se montre régulièrement découpé. Les spores de l'*O. lusitanicum*, enlevées à des échantillons de la Calle et de Pau, ne présentent rien de pareil : le bord est parfaitement entier.

(1) Note de M. J. Gay. — Il est bon de faire connaître que la même question a été récemment soulevée en Angleterre. Je tiens de M. G. Bentham lui-même, que l'hiver dernier, dans une des séances de la Société linnéenne de Londres, un des assistants, dont je n'ai pu savoir le nom, a présenté à cette Société une série d'échantillons qui semblaient réunir les deux espèces (*O. vulgatum* et *O. lusitanicum*) par tous les intermédiaires possibles. Mais le rapport ne dit point que ces

feuilles déjà tirées du *Prodromus Lichenographiæ Gallicæ et Algeriæ*, que M. le docteur Nylander publie dans les *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux*. M. Durieu ajoute que cet ouvrage, indispensable à tous les botanistes qui s'occupent de l'intéressante famille des Lichens, et suffisamment recommandé par le nom seul de son savant auteur, ne sera tiré à part qu'à cinquante exemplaires. Il invite les personnes qui désirent s'en assurer la possession à souscrire immédiatement. Le prix de l'exemplaire est fixé à 10 francs.

Une liste de souscription est déposée sur le bureau, et plusieurs des membres présents y apposent leur signature.

M. le comte Jaubert félicite M. Durieu de Maisonneuve de l'heureuse initiative qu'il vient de prendre ; il profite de cette occasion pour rappeler à la Société le vœu, déjà maintes fois exprimé par un grand nombre de ses membres, de voir enfin réalisée la publication d'une Flore cryptogamique des environs de Paris, servant de complément à l'excellente Flore phanérogamique de MM. Cosson et Germain de Saint-Pierre. M. Jaubert croit pouvoir espérer que plusieurs de ses savants confrères, spécialement adonnés à l'étude des diverses familles des Cryptogames, prêteraient leur concours à cette utile entreprise, si elle était faite sous les auspices de la Société. Il se réserve de présenter à ce sujet une proposition formelle dans une des prochaines séances ordinaires à Paris.

La séance est suspendue à onze heures et reprise à trois heures.

apparences aient été contrôlées par l'étude microscopique des spores, étude dont M. Durieu n'a pas voulu se dispenser, et qui tend à infirmer l'opinion de l'identité des deux espèces (voir la note qui précède).

J'ajouterai, pour compléter l'exposé d'ailleurs si lucide de M. Durieu, qu'au cap Ferret, moins qu'au plateau de Pocancy, l'Ophioglosse litigieux prête à la supposition de l'identité spécifique des *Oph. vulgatum* et *lusitanicum*. Là, en effet, les échantillons en petit nombre qui ont été récoltés par différentes personnes, se faisaient tous remarquer par leurs frondes étroites, plus ou moins semblables à celle de l'*Oph. lusitanicum*. Autre est la localité du cap Ferret, où, à une seule et unique place, sous l'abri d'un saule rabougri, M. Durieu a récolté, moi présent, plusieurs dizaines d'échantillons réunissant toutes les formes de fronde, depuis la forme ovale de l'*Oph. vulgatum* jusqu'à la forme linéaire-lancéolée de l'*Oph. lusitanicum*. Ici, du moins, il n'était pas possible de douter que ces formes extrêmes ne fussent un jeu de la nature, se produisant dans une seule et même espèce. M. Durieu montre dans la note qui précède, que cette espèce n'est pas l'*Oph. lusitanicum*, mais bien plutôt l'*Oph. vulgatum*.

M. le Président propose à la Société de nommer une Commission chargée d'examiner l'herbier de Dunal, en profitant de l'autorisation qu'a bien voulu donner à cet égard la veuve de l'illustre savant, et de présenter un rapport sur l'état de cet herbier à une des prochaines séances ordinaires de la Société à Paris.

La Société adopte cette proposition. Sont désignés pour faire partie de ladite Commission : MM. Cosson, E. Doumet, Durieu de Maisonneuve, J. Gay, Germain de Saint-Pierre et le comte Jaubert.

M. le Président communique une lettre de M. A. Passy, qui, retenu par des devoirs impérieux, exprime son regret de ne pouvoir se rendre à Montpellier, pour prendre part aux travaux de la session.

M. J.-E. Planchon rend compte de l'herborisation faite le 11 juin à Saint-Guilhem-du-Désert.

RAPPORT DE M. J.-E. PLANCHON SUR L'HERBORISATION DIRIGÉE PAR LUI,
LE 11 JUIN, A SAINT-GUILHEM-DU-DÉSERT.

En remontant de six à sept kilomètres au-dessus d'Aniane le cours accidenté de l'Hérault, on rencontre, sur la rive gauche du fleuve, à l'entrée d'une magnifique gorge de montagnes, le village de Saint-Guilhem-du-Désert. Perdu dans cette austère solitude, ce lieu n'en est pas moins cher à l'artiste, à l'archéologue, au naturaliste, à tous ceux qui sentent le beau dans l'œuvre de Dieu, comme dans les débris de l'art arrachés à la barbarie des siècles. Une belle église romane, les restes honteusement ravagés d'un cloître, des traditions et des légendes qui remontent à la période carlovingienne; voilà ce que l'archéologue vient demander à Saint-Guilhem, et ce dont nos guides en cette savante matière, M. Ricard, secrétaire de notre Société archéologique et M. Thomas, archiviste de l'Hérault, nous ont fait gracieusement les honneurs. Comme amateurs de beaux sites, le cours encaissé de l'Hérault, les cascades de la source des Clamouses (*Fons clamosus*), les sévères aspects de ces montagnes calcaires, suffisaient amplement à défrayer notre admiration. Mais ce côté de nos impressions, que le crayon de M. Laurens pourrait seul dignement traduire, est interdit au narrateur d'une excursion essentiellement botanique. Renfermons-nous dans ce dernier rôle, en supprimant les détails personnels qui font la vie d'un récit, mais que repousse la froide dignité de la science.

Partie de Montpellier avant l'aube, notre caravane se dirige d'abord vers Gignac par la route de Lodève. Vers le milieu du trajet, nous laissons à regret sur la gauche, l'intéressante localité botanique de Montarnaud, le seul point de notre flore locale où croisse le *Cistus crispus*. Ce curieux sous-arbuste est cantonné dans un espace assez étroit, dont le sol mêlé de graviers